

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 66 (1921)
Heft: 4

Artikel: L'évolution des méthodes offensives
Autor: Corda, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340428>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXVI^e Année

N° 4

Avril 1921

L'évolution des méthodes offensives¹.

Lorsqu'on examine l'ensemble de la dernière guerre sur le front occidental, les opérations apparaissent sous l'aspect de deux périodes relativement assez courtes de guerre de mouvement, séparées par une autre beaucoup plus longue de guerre de position.

Si distinctes qu'elles semblent *a priori*, il ne faudrait pas croire que dans chacune d'elles la physionomie de la lutte demeura invariable; elle changea au contraire perpétuellement: les doctrines et les techniques, le but des attaques et leur mode d'exécution, les procédés de combat aussi bien que l'armement des troupes, tous ces éléments n'ont cessé d'évoluer, gravitant autour des vieux principes de la guerre, qui eux, sont restés toujours immuables.

La raison en est dans ce fait que cette guerre s'est déroulée au cours d'une période particulièrement féconde au point de vue scientifique et industriel. On peut dire que chaque mois et même presque chaque jour a apporté quelque invention nouvelle dans le domaine de la chimie et de la physique.

Mais les nouveaux engins découverts ne conservaient toute leur valeur qu'un temps restreint, celui qui était indispensable à l'ennemi pour trouver la parade et construire les moyens de défense nécessaires. Or avec le formidable développement industriel moderne, quelques mois suffisaient.

Voilà donc ce qui explique en partie la rapidité avec laquelle se sont modifiés les procédés de combat :

C'est ainsi que nous avons assisté à la renaissance de toutes les armes de l'antiquité (y compris la catapulte et l'arbalète),

¹ Conférences faites les 9 et 11 mars aux Sociétés d'officiers de Zurich et de Lausanne.

et que parallèlement, l'artillerie augmentait constamment la gamme de ses calibres, la portée et la puissance de ses pièces.

Nous avons rénové les grenades, les flammes et les liquides incendiaires du moyen âge, et en même temps, nous avons eu recours pour les obus toxiques, à tous les perfectionnements modernes de la chimie.

Nous avons développé à l'extrême l'organisation du terrain, adaptant à la fortification de campagne le béton et tous les raffinements de la fortification permanente, et, parallèlement, nous rénovions tous les détails des vieilles guerres de siège.

Et finalement, nous avons terminé la guerre comme nous l'avions commencée, c'est-à-dire sans un réseau de fil de fer, sans une tranchée, et simplement, presque, avec nos canons de 75.

Le but de cette Conférence est précisément de faire comprendre le sens général de l'évolution de nos procédés de combat, et plus particulièrement de nos procédés offensifs au cours de cette guerre ; de montrer spécialement comment, dans l'armée française aussi bien que dans l'armée allemande, cette évolution s'est orientée peu à peu vers la *Recherche de la surprise* ; enfin, d'exposer comment, au cours de cette rapide évolution, ont été résolus les problèmes sans cesse différents posés aux artilleurs, dans la lutte incessante entre la cuirasse et le canon.

LE PROBLÈME DE LA PERCÉE. — La dernière guerre en mettant aux prises, non plus des armées à effectifs limités, mais des nations entières qui ont jeté dans la lutte toutes leurs ressources en hommes et en matériel, a provoqué par cet accroissement formidable des moyens mis en œuvre, une extension des fronts de bataille de plus en plus grande et jusqu'alors inconnue.

Chacun des adversaires, cherchant l'espace qui s'ouvrait à la manœuvre pour tenter l'enveloppement sur l'aile libre de l'autre, fut amené ainsi à étendre son front de la mer à la Suisse, l'appuyant donc à deux obstacles infranchissables.

D'autre part la puissance du feu qui, dès le début, fut pour

tous une révélation, ne tarda pas à s'accroître dans des proportions gigantesques, tant du fait des perfectionnements réalisés dans l'armement, que des nouveaux engins qui surgissaient.

Devant ce fait brutal, auquel la seule riposte immédiate et possible était *la fortification*, on s'enterra, et c'est ainsi que dès les premiers mois de la campagne, la guerre de mouvement fit place sur notre front pendant plus de trois ans, à une véritable guerre de siège et de position.

Le « Front » était né et la guerre de position commençait, guerre d'ingénieurs plus encore que de soldats, période de stagnation sanglante et confuse, où le *Problème de la percée* allait dominer tous les autres.

Pendant ces trois années, c'est en vain que les deux adversaires ont cherché par des offensives réitérées à produire « l'Evénement » au sens napoléonien, c'est-à-dire la manœuvre démoralisante qui menace les lignes de communication de l'adversaire et détermine par cela même le retrait de ses forces ou leur déroute.

Comme il n'y avait plus d'ailes, plus de flancs, on chercha à en créer par des attaques frontales.

Tel fut donc, pendant trois ans, le but de toutes les offensives : *rompre le front ennemi, mais le rompre assez vite et par une brèche assez large*, pour que l'adversaire ne puisse le réparer dans le temps que l'on mettrait à compromettre ses communications.

Or, jusqu'en 1918, on a échoué, et le vieux dicton de Napoléon « *La brèche faite, l'équilibre est rompu, tout le reste devient inutile* », s'est trouvé en défaut. Pourquoi ?

1^o Parce que là où l'on a pu réaliser la brèche, elle a été *trop étroite* ; on n'a pu l'élargir de proche en proche comme en rase campagne, soit qu'on ait manqué de moyens à pied d'œuvre, soit plutôt parce que le compartimentage du terrain et la résistance des organisations défensives, ont permis rapidement à l'adversaire de limiter les conséquences d'un échec partiel ;

2^o Ou bien parce que, avant la rupture totale sur la première série de positions, l'ennemi s'est dérobé et a pu se replier sur d'autres positions en arrière, lui permettant de

réduire son front et de nous opposer à nouveau une résistance efficace. Et alors, tout a été à recommencer, et il a fallu devant ces nouvelles positions, procéder méthodiquement à une nouvelle prise de contact, et refaire une guerre de siège selon les mêmes principes et avec les mêmes lenteurs.

Ces considérations n'ont pas échappé à la clairvoyance de notre Haut Commandement, et pour s'en convaincre, il suffit d'étudier d'un peu près l'évolution des idées qui ont présidé à nos grandes offensives, ainsi que la suite des instructions fondamentales qui en ont marqué les étapes.

L'EXPÉRIENCE DU PREMIER HIVER (1914-1915). — Pendant le premier hiver de la période de stabilisation, tant pour entretenir l'esprit offensif de la troupe que pour user l'ennemi, nous nous livrâmes à des actions locales de détail que la médiocrité de nos moyens en artillerie et la pauvreté de notre dotation en munitions, réduisait en général à des fronts exigus (souvent même de bataillons) et dont le seul résultat fut à peine l'occupation de quelques observatoires.

L'une d'elles cependant, menée en Champagne du 16 février au 8 mars 1915, prit l'importance d'une véritable bataille tant par l'importance des effectifs engagés, que par la durée de son développement. Bien qu'elle eût abouti finalement à des résultats matériels fort appréciables (gain de terrain, prisonniers, pertes ennemis), elle n'eut pas d'influence sur la marche générale des opérations.

Il fallut se rendre à l'évidence : *l'infanterie était totalement impuissante contre des obstacles défendus par le feu des mitrailleuses et garnis de réseaux de fils de fer*, et c'était la sacrifier en pure perte que de la lancer sur des positions intactes.

Il est vrai qu'on avait bien essayé de désorganiser au préalable ces positions, en faisant précéder les attaques d'un bombardement d'artillerie que l'on réduisait d'ailleurs à des durées fort restreintes, tant par économie de munitions, que par désir de réaliser l'effet de surprise. Mais les exécutants s'étaient, les premiers, bien vite rendu compte des lacunes de cette « préparation d'artillerie » écourtée.

On ne pouvait donc plus continuer à *lutter ainsi avec des*

hommes contre du matériel et à user ainsi nos disponibilités dans des actions locales, glorieuses certes, mais insuffisantes à amener la décision.

Ce qu'il fallait, c'était contraindre l'ennemi à refluer au delà de nos frontières, et pour cela, rompre son front et par la trouée ainsi produite, pousser une masse de manœuvre capable de prendre à revers ses lignes de défense, pendant que la cavalerie pousserait en terrain libre jusqu'aux grandes voies ferrées qui alimentaient ses armées.

Pour arriver à un tel résultat, notre Haut Commandement concluait¹ :

Qu'il fallait tout d'abord donner aux opérations une allure plus méthodique et plus conforme aux conditions de la guerre nouvelle.

Et pour cela, ne procéder qu'à des attaques soigneusement organisées et préparées.

Renoncer aux attaques partielles plus coûteuses et moins fructueuses qu'une attaque d'ensemble.

Attaquer par conséquent sur des fronts aussi larges que possible.

Chercher à réaliser la surprise en montant les opérations avec soudaineté et rapidité.

Faire précéder ces attaques d'une préparation d'artillerie longue et minutieuse visant la destruction des organes de la défense adverse.

Enfin chercher à exploiter le succès par l'intervention de réserves à pied d'œuvre.

Tels furent les principes qui servirent de base à la *Note du 19 avril 1915 sur le but et les conditions d'une action offensive d'ensemble*, Note qui constitua véritablement le premier document complet, réglant dans son ensemble comme dans tous ses détails, les conditions de la nouvelle méthode d'attaque, méthode qui allait être inaugurée par un coup de maître le 9 mai 1915 en Artois.

¹ Extrait des Notes émanant du G. Q. G. en février, avril 1915, notamment Note du 10 avril sur la protection des attaques.

ANNÉE 1915.

OPÉRATIONS DU 9 MAI EN ARTOIS. — Dans le but en effet de fixer sur notre front de gros effectifs allemands, et de soulager par le fait nos Alliés russes sur le front oriental, le Haut Commandement avait décidé qu'une offensive de vaste envergure serait menée, en coopération avec l'Armée britannique, par la X^e armée en direction de Lens.

Le général qui commandait le C. A. chargé du rôle principal était précisément le *général Pétain*, qui l'un des premiers avait su discerner que les errements en vigueur ne pouvaient mener à rien, et qu'à une situation nouvelle il fallait des moyens et des procédés nouveaux.

Sous son instigation, l'opération fut préparée avec un soin minutieux pendant trois semaines :

1^o *La préparation d'artillerie* proprement dite, conduite jusque-là sans méthode et sans précision, fut réglée par un programme détaillé. Les destructions furent contrôlées et les tirs observés scrupuleusement. Elle dura près de 6 jours ¹.

2^o *L'aménagement du terrain d'attaque fut une innovation* : les troupes d'assaut face à leurs objectifs, s'élançant de *paralleles de départ* poussées au préalable à 150^m environ de l'ennemi, ne devaient avoir à parcourir en terrain découvert que l'espace minimum. Les réserves et les soutiens étaient maintenus abrités dans des *places d'armes*. Un vaste réseau de *boyaux de communication et d'évacuation* reliait les parallèles et les places d'armes à des *dépôts de munitions*, de *vivres*, *d'outils*, aux postes de secours, etc. ;

3^o L'artillerie avait poussé ses emplacements aussi en avant que possible ; ses déplacements étaient prévus et ses liaisons assurées avec l'infanterie ;

4^o Enfin les moyens réunis étaient déjà importants : 3 C. A. et 350 pièces lourdes attaquaient sur un front de 15 km.

Le 9 mai, le succès fut foudroyant : en quelques heures nos *vagues d'assaut* submergeaient les positions adverses

¹ Quatre jours en principe, portés à 6 en raison du mauvais temps.

sur 6^{km} de front et plus de 3^{km} en profondeur : le front ennemi était percé.

Mais cette réussite presque inespérée, dépassait nos prévisions, et ce succès ne put être exploité à fond, faute de réserves à pied d'œuvre à l'instant voulu.

L'ennemi eut le temps d'aveugler la brèche.

Cette opération amena aux conclusions suivantes :

1^o *La percée de la ligne ennemie est possible* ;

2^o Elle doit être minutieusement organisée et préparée ;

3^o Si elle réussit, elle s'effectue avec une telle rapidité, qu'il faut avoir amené à l'avance, au contact immédiat des corps d'armée d'attaque, la masse destinée à exploiter le succès ;

4^o Elle doit être faite sur un grand front, pour que l'ennemi ne puisse croiser sur les assaillants les feux de son artillerie ;

5^o *Il faut une préparation d'artillerie longue et très précise*, pour réaliser avec certitude la destruction des organisations ennemis.

L'attaque improvisée à préparation courte, d'une région fortifiée, est vouée à un échec certain ;

6^o Enfin la progression est plus facile en terrain libre qu'en terrain couvert ou habité, les points d'appui constitués par les villages, étant particulièrement difficiles à enlever dans les conditions de puissance de notre artillerie à cette époque.

À partir de cette date, nous allons voir nos méthodes offensives en perpétuelle évolution :

Depuis ce mois de mai 1915, où le génie d'un grand fantassin, le général Pétain, arrêta pour la première fois le type même de la bataille de Rupture dont les suivantes ne furent en somme que des variantes, on peut dire que chacune de nos grandes offensives a marqué une étape de cette évolution. Et de chacune d'elles, notre Haut Commandement a recueilli des enseignements et tiré de nouvelles conclusions.

Ainsi sortirent d'année en année, ces mémorables instructions de notre G. Q. G. sur l'offensive, instructions qui toutes cependant n'eurent qu'une durée éphémère, puisqu'il suffisait d'un engin nouveau, d'un procédé tactique jusqu'alors ignoré, ou inventé par nous ou nos adversaires, pour que croulât tout un pan de leur édifice.

OPÉRATION DE CHAMPAGNE (SEPTEMBRE 1915). — Il fut tenu compte de ces enseignements et pendant trois mois, on mit à profit l'expérience acquise en perfectionnant la méthode.

Il s'agissait cette fois d'une opération bien plus considérable que toutes les précédentes. On n'escomptait plus seulement le succès tactique, mais la rupture des lignes ennemis sur un front tel que l'on puisse faire déboucher en terrain libre des masses de cavalerie suivies de plusieurs C. A.

Le terrain le plus propice parut être la plaine de Champagne, région où des progrès rapides avaient chance de rencontrer moins d'obstacles naturels.

Mais les difficultés n'en étaient pas moins grandes, par suite de la multiplicité des défenses accumulées par l'ennemi sur les deux positions successives qu'on se proposait d'enlever *dans un seul assaut*. En outre, la deuxième position, à 5^{km} ou 6^{km} en arrière de la première, avait encore sa force doublée par un tracé à contre-pente qui échappait complètement aux vues de nos observatoires terrestres.

Le général Pétain, promu commandant d'armée, devait mener l'opération avec 30 divisions d'infanterie et 7 divisions de cavalerie, appuyées par 1200 pièces de 75 et 850 d'artillerie lourde, sur un front d'attaque de 25^{km}, de la Main-de-Massiges au village d'Auberive.

Cette opération puissante était d'ailleurs combinée avec une offensive franco-britannique en Artois, et appuyée en cas de succès immédiat, par celle de la V^e armée française entre Craonne et l'Aisne.

Toutes les chances de succès avaient été réunies : les divisions d'infanterie d'attaque avaient été reposées et entraînées à l'arrière pendant quelques semaines ; toutes les mesures avaient été prises pour réaliser la surprise par la dissimulation des préparatifs, le jeu des fausses nouvelles, l'activité anormale des fronts autres que ceux d'attaque, etc...

Au lieu des quelques vagues d'assaut du mois de mai, on échelonna largement le dispositif d'attaque en profondeur : dans chaque secteur d'attaque, un C. A. de première ligne était doublé d'un autre en réserve, le C. A. de tête ne mettant lui-même en première ligne qu'une division d'infanterie.

Au lieu d'objectifs rapprochés, on avait fixé aux troupes des *objectifs éloignés*, de façon à pouvoir dépasser largement tout le système des organisations allemandes. *En résumé, on demandait à l'infanterie d'aller aussi loin que possible.*

Bref, les espoirs étaient grands et légitimes : c'étaient les trois quarts des forces françaises qui allaient s'engager avec l'appui de 2000 pièces d'artillerie lourde et 3000 de 75, dans cette offensive générale de septembre.

L'assaut fut donné en Champagne le matin du 25 septembre. Mais malgré un succès initial complet, malgré la conquête de profondes zones de terrain et la capture de 15 000 prisonniers et 100 canons, le soir même, la tentative de percée avait échoué, et l'opération ne donnait pas les résultats attendus parce que l'exécution encore s'était trouvée en défaut :

1^o L'assaut prolongé demandé à la troupe, ne fut pas mené partout avec calme et méthode, et après une course échevelée, de 3 km ou 4 km, certaines unités en complet désordre, ne représentaient plus qu'un troupeau d'hommes où tous les liens tactiques étaient rompus, et à la merci de la moindre contre-attaque.

2^o En raison même de la forme tumultueuse prise par l'assaut, *la liaison intime entre l'artillerie et les troupes d'attaque ne fut que très imparfaite*, malgré tous les moyens préparés dans ce but. Et ainsi se dégageait cet enseignement capital énoncé par le général Pétain, commandant de la II^e armée :

« *On doit se résoudre désormais à subordonner d'une façon absolue pendant l'assaut, l'artillerie d'accompagnement à l'infanterie.* »

3^o Se basant sur les enseignements de l'Artois, on avait serré les réserves d'armée au contact immédiat des troupes d'assaut qu'elles suivirent automatiquement.

Or, elles furent soumises aux mêmes bombardements meurtriers, subirent de grosses pertes, et n'ayant plus le champ suffisant, furent incapables de manœuvrer.

4^o La préparation sur la deuxième position n'avait pu, en raison même de la distance, n'être faite que par l'artillerie lourde longue ; l'observation des coups était difficile et les tirs sur zone exécutés, furent inefficaces. Grâce au dispositif

à contre-pente employé par les Allemands, les fils de fer étaient intacts, et c'est en vain que nos troupes, parvenues à quelques centaines de mètres à peine de cette deuxième position, firent tous leurs efforts pour la rompre.

Il eût fallu pour cette besogne des tirs de précision, des tirs exigeant une nouvelle préparation méthodique, des observatoires, des liaisons, c'est-à-dire du temps et par suite un moment d'arrêt dans les opérations.

Ainsi donc l'ennemi avait su mettre à profit les leçons de notre offensive du mois de mai et avait trouvé la parade.

Dans le rapport qu'il établit au mois de novembre 1915, le général Pétain dégageait en ces termes la leçon des événements et posait ainsi toutes les difficultés du problème :

« La bataille de Champagne démontre la difficulté, sinon l'impossibilité dans l'état actuel de l'armement, de la méthode de préparation et des forces qui nous sont opposées, d'emporter d'un même élan les positions successives de l'ennemi.

» La force matérielle de ces positions réside avant tout dans les défenses accessoires. Tant que celles-ci ne sont pas détruites, les attaques d'infanterie, les mieux conduites, comme les plus fougueuses sont destinées à échouer, etc... »

« ...Lorsque l'attaque est en voie de réussir, quelques heures suffisent pour enlever la première position, mais cette position une fois enlevée, il faut passer à l'attaque de la suivante. Cette attaque ne peut être effectuée qu'à la suite d'une nouvelle et longue préparation. Les Allemands profiteront du répit qui leur sera ainsi laissé pour amener des troupes et des canons et préparer en arrière une troisième position dont l'attaque devra être menée d'après les mêmes principes, comportera les mêmes phases et se heurtera aux mêmes difficultés...

» Ces attaques successives se traduiront par une usure d'hommes considérable, une consommation de munitions inouïe, et ni cette usure d'hommes, ni cette consommation de munitions ne semblent finalement devoir provoquer le recul définitif de l'ennemi, que si après le deuxième coup de bélier, il n'a plus de troupes fraîches à nous opposer.... »

Le général Pétain en arrivait ensuite à cette conclusion,

que le plan général d'opérations devait comporter forcément deux phases successives : 1^o l'usure de l'ennemi ; 2^o la décision.

1^o *L'usure de l'ennemi* ne sera obtenue que par une poussée générale des forces alliées, pression qui ne doit viser que la conquête d'objectifs limités en profondeur sans chercher à obtenir la percée.

Il s'agit avant tout, par des attaques à effectifs restreints, d'user l'ennemi et de lui faire subir, par l'emploi de tous les moyens de destruction connus, des pertes telles qu'il sera possible de l'attaquer plus tard à fond.

C'est donc au canon et aux engins de destruction qu'appartiendra le rôle principal et non aux fantassins.

« La condition *sine qua non* d'une pareille poussée sera la possession par chaque armée d'une artillerie lourde de tous calibres aussi nombreuse que possible, et d'un approvisionnement en munitions presque illimité. »

2^o *La décision.* — Lorsque cette usure de l'ennemi sera estimée suffisante, alors seulement on passera à l'acte décisif qui sera exécuté en plusieurs points bien choisis, et sur des fronts d'au moins 20^{km}, sous forme d'*assauts successifs*.

Il est indispensable en effet d'opérer des temps d'arrêt dans la succession des efforts, d'abord parce que l'infanterie qui a donné un premier effort a besoin d'être relevée, ensuite et surtout, parce que l'artillerie après un premier bond en avant, doit reprendre une organisation minutieuse de son tir et exécuter un nouveau travail de préparation.

« *On se trouvera donc ainsi, en présence de deux nécessités contradictoires* : d'une part, l'obligation de suspendre l'attaque pour procéder à une nouvelle préparation, d'autre part, l'obligation d'agir avec célérité pour laisser à l'ennemi le minimum de temps. »

Ainsi se trouvait bien établie la doctrine : ruiner la fortification et les défenses accessoires par le canon. Et n'engager l'infanterie que lorsqu'une longue, minutieuse et violente préparation d'artillerie aurait rendu la position ennemie « mûre par l'assaut », comme disent les Allemands : « **L'ARTILLERIE CONQUIERT ET L'INFANTERIE OCCUPE** » telle fut la formule.

Ainsi furent fixées les bases de l'Instruction du *16 janvier 1916 sur le but et les conditions d'une action offensive d'ensemble*, et de celle du 16 janvier 1916, sur le *Combat offensif des grandes unités*.

En résumé, en 1915, on avait demandé à l'infanterie d'aller de l'avant le plus loin possible. Désormais on va réduire méthodiquement son avance *d'après les possibilités de l'artillerie*.

ANNÉE 1916. — VERDUN, LA SOMME.

L'année 1916 s'identifie avec les deux formidables batailles de Verdun et de la Somme.

VERDUN. — Lorsqu'il attaqua à Verdun, le Grand Etat-Major allemand s'imaginait tenir la formule de l'offensive victorieuse : plus qu'à la bravoure des troupes, c'est au matériel qu'il demanda la force capable de renverser la barrière.

Après avoir accumulé des masses d'artillerie et de munitions et des canons colossaux, il remplaça la préparation de plusieurs jours telle que nous l'exécutions les années précédentes, par un bombardement de quelques heures seulement, mais d'une violence inconnue, et qui, par son effet moral et de surprise, plus encore que par ses destructions matérielles, devait anéantir la capacité de résistance de notre défense.

Si le succès initial, du 21 au 24 février, couronna ses prévisions, le Commandement allemand se montra par contre inapte à exploiter une situation, que l'allure même de son succès rendait imprévue.

En vain multiplia-t-il ensuite à coups d'hommes ses attaques ultérieures, tous ses efforts demeurèrent stériles ; et après 4 mois de combats gigantesques, si le résultat se chiffrait par le gain de 12^{km} de terrain en profondeur, par contre il perdait 500 000 hommes et Verdun lui échappait.

LA SOMME. — Pendant ce temps, le Commandement français ayant discerné qu'on ne soulagerait la pression allemande sur la Meuse qu'en prononçant ailleurs une offensive étendue,

montait, en coopération avec l'armée anglaise, la grande opération de la Somme : on espérait par elle réaliser la percée sur un front de 40 km, et atteindre ainsi par le terrain libre en direction de Cambrai, la grande voie de communication qui alimentait tout le front allemand du Nord.

Cette opération semblait devoir se présenter pour nous sous un jour des plus favorables, car nous avions beaucoup appris pendant la lutte ininterrompue de 4 mois devant Verdun :

Le réglage par avion, les photographies aériennes, l'observation, s'étaient considérablement perfectionnés et permettaient maintenant un contrôle exact et rapide des destructions.

Les moyens de liaison entre l'artillerie et l'infanterie s'étaient développés.

Nos matériels modernes commençaient à sortir des usines et notre Commandement avait acquis la maîtrise des grands groupements d'artillerie.

Enfin et surtout, l'innovation du barrage roulant permettait la protection constante et durable de l'infanterie au cours de sa progression.

En outre, nous avions doté notre infanterie, au fur et à mesure que nous retirions ses unités de la bataille de Verdun, d'un armement meilleur :

Tout d'abord on avait augmenté considérablement *le nombre des mitrailleuses* ; en juin 1916, chaque bataillon était doté d'une compagnie à 8 pièces.

En même temps on avait mis en service le *fusil mitrailleur* plus léger que la mitrailleuse, plus puissant que le fusil, et qui, approvisionné normalement à 200 coups, peut atteindre dans les moments de crise, une vitesse de tir de 140 coups à la minute.

A cette époque encore, l'infanterie commença à être dotée du *canon de 37* (portée utile 1500 m), destiné à détruire par un tir de plein fouet les mitrailleuses démasquées.

Quant aux grenades qui avaient abondé à Verdun, on apprit progressivement à choisir parmi les modèles nombreux, pour ne garder que les meilleurs, et surtout à partir du milieu de 1916, on dota nos troupes de la *grenade V. B.* (Viven-Bessières), qui se tire au moyen d'un tromblon fixé au fusil, et permet

à 150^m-180^m de fournir des tirs redoutables de barrage. C'était donc une véritable *petite artillerie de section ou de compagnie*.

La bataille commencée le 1^{er} juillet avec une application plus large encore qu'auparavant de la méthode de rupture par l'artillerie, légitima au début, par une avance foudroyante pour l'époque, toutes nos espérances.

Mais là encore l'événement nous déçut : *amplifiant le procédé de défense en profondeur* par lequel ils avaient fait face à nos offensives de 1915, les Allemands, par leur « *défense élastique* » qui livrait le terrain à l'assaillant, mais lui imposait par contre des consommations de munitions énormes et des attaques indéfiniment successives, réussirent à éviter la rupture de leur front.

Et malgré des progrès presque continus, nous n'avions pu, après six mois d'efforts et de sacrifices, atteindre Péronne à moins de 10^{km} de la ligne de départ.

CARACTÈRE ET ENSEIGNEMENTS DE CES DEUX BATAILLES. — Ces deux batailles de Verdun et de la Somme présentent, comme on le voit, sensiblement le même caractère :

Attaques sur fronts encore trop restreints, mais avec des moyens matériels déjà très puissants, menées sur le même point ou sur des points très voisins ; *lutte d'usure de part et d'autre, caractérisée par des succès certes, mais sans décision*.

La muraille par endroits a reculé légèrement, mais pour devenir plus épaisse, plus coriace, les lenteurs de l'exécution permettant à l'ennemi le mouvement de ses réserves.

Si le premier bond, bien préparé, bien accompagné par l'artillerie, réussissait toujours parce que l'ennemi, quoique prévenu de l'imminence de l'attaque, était toujours surpris au début par l'heure du déclenchement, il n'en est pas moins vrai qu'au bout de quelques jours, la défense parvenait à réunir des moyens puissants absolument comparables à ceux de l'agresseur.

Il est vrai que cette lutte fixait l'adversaire, et c'est pour cette raison qu'en réalité, les deux batailles de Verdun et de la Somme n'en forment qu'une, en dépit des apparences :

L'opiniâtreté de la défense de Verdun, l'usure allemande qui en est résultée, ont permis nos succès de la Somme.

Réciproquement, les succès de la Somme ont permis à leur tour ceux d'octobre et de décembre à Verdun.

Quoi qu'il en soit, de ces offensives de 1916, restaient deux points bien acquis :

1^o *Toutes les fois qu'on s'était astreint à appliquer l'Instruction du 16 janvier, dans la mesure de ce qu'elle pouvait donner, on avait remporté d'importants succès :*

Exemple :

Le 1^{er} C.A.C. au début de juillet ;

Le 7^e C. A. à Bouchavesne ;

Le groupement Mangin à Douaumont et à Louvemont (24 octobre et 15 décembre 1916).

2^o *Par contre, tendance exagérée dans d'autres opérations à réduire l'étendue du front d'attaque ; à choisir des objectifs trop rapprochés, à augmenter le temps séparant deux assauts successifs.*

Possibilité par suite, pour l'ennemi, de se ressaisir et d'organiser au fur et à mesure de notre progression de nouvelles lignes de défense.

Et en somme, la méthode par l'imperfection de son application, ne donnait pas la décision :

Ni du premier coup, puisque la préparation ne pouvait atteindre toute la profondeur des organisations ennemis ;

Ni à la longue, parce que la supériorité de l'attaque diminuait au fur et à mesure que celle de la défense augmentait, et que tout dégénérait en une lutte d'usure partagée.

Ces diverses considérations amenèrent le G.Q.G. à annuler l'instruction du 16 janvier et à la remplacer par celle du 16 décembre 1916 (*sur le but et les conditions d'une action offensive d'ensemble*).

Les principes fondamentaux précédents restaient toujours les mêmes, puisque la bataille de la Somme ne mettait pas en cause le principe même de la méthode. Mais on crut indispensable d'insister à nouveau sur les points suivants :

1^o *Les attaques doivent être effectuées sur un front aussi large que possible, seule condition à laquelle on peut prétendre atteindre des objectifs éloignés ;*

2^o *Les attaques viseront l'enlèvement de la ligne d'artillerie ennemie* : pour cela, l'artillerie sera poussée en avant le plus possible afin d'effectuer la préparation sur *toutes* les positions sur lesquelles elle peut agir ;

3^o *Les attaques successives se succéderont dans le plus court délai* afin d'exploiter à fond les résultats obtenus. Les déplacements d'artillerie seront prévus *a priori* en conséquence ;

4^o *Enfin, il y a lieu de prévoir et d'envisager l'exploitation du succès plus complètement qu'auparavant, en réglant son organisation de façon qu'elle réponde à une réalisation plus rapide et plus efficace.*

ANNÉE 1917.

L'OFFENSIVE DE PRINTEMPS (16 avril). — La doctrine mise ainsi au point, parut susceptible de recevoir en 1917 une nouvelle extension.

Nos matériels d'artillerie modernes qui commençaient à sortir pouvaient permettre en effet de réduire les durées de préparation, et se prêtaient aisément à des déplacements rapides.

Accroissement du nombre des pièces, augmentation des calibres, modification de la forme des obus dont le nombre devenait illimité, explosifs plus brisants, obus toxiques, affûts spéciaux, perfectionnement des moyens d'observations et de réglage, tout était mis en œuvre, pour faire du canon un instrument de plus en plus précis et puissant. Les engins de tranchée s'étaient multipliés, et la profondeur des zones battues par l'artillerie prenait une extension singulière.

On envisagea alors la possibilité de rompre la ligne ennemie sur un grand front, et c'est ainsi que fut montée dans le secteur de l'Aisne, la fameuse offensive du printemps 1917, avec l'appui de 2000 pièces lourdes dont 700 modernes, renforcées de plus de 1500 pièces d'artillerie de tranchée.

Cette opération à visées lointaines trompa encore toutes nos espérances : sans doute, avait-on vu trop grand, et le but assigné, comme les méthodes pour l'atteindre, n'étaient-ils

pas encore compatibles avec les moyens matériels, cependant très considérables dont nous disposions déjà.

Son échec semble dû, en ce qui concerne l'artillerie en particulier :

1^o Au trop grand nombre d'objectifs assignés à l'artillerie étant donné le nombre de ses canons et ses allocations en munitions ;

2^o A la faiblesse de ses moyens en tir courbe, en présence d'objectifs souvent inattaquables en tir tendu ;

3^o Enfin, à l'absence de toute surprise.

En somme, dans l'état d'équilibre où en étaient arrivées les forces adverses, les méthodes employées ne pouvaient encore donner la décision par la rupture complète du front ennemi.

LES ATTAQUES A OBJECTIFS LIMITÉS DE LA FIN DE L'ANNÉE 1917. — Après cet avortement de notre grande offensive du printemps, le général Pétain qui avait pris, le 17 mai, le commandement des armées françaises, estima qu'en raison de l'équilibre des forces en présence, et de la défaillance déjà à peu près avérée de l'armée russe, il était plus sage de retarder pour l'instant la bataille décisive, et d'attendre le moment où les progrès en cours dans notre artillerie seraient réalisés, où nos troupes seraient pourvues des chars d'assaut en construction et où surtout l'Amérique serait en mesure d'intervenir efficacement en notre faveur par l'appoint de ses nombreux contingents.

Sans restreindre en rien notre activité agressive, il résolut donc de ne viser jusqu'à nouvel ordre que *l'usure des effectifs allemands*, tout en ménageant nos propres ressources, par le moyen *d'attaques à objectifs limités*, déclenchées par surprise, variées dans le temps et dans l'espace, et menées avec de gros moyens surtout en artillerie, dans les secteurs où l'ennemi aurait particulièrement raison de tenir¹.

Cette nécessité de multiplier les opérations sur des fronts variés et étendus avait comme corollaire, l'aménagement de

¹ Résumé de la Directive N° 1 du G. Q. G. (19 mai 1917).

nombreux terrains d'attaque organisés à l'avance, c'est-à-dire ce qu'on appela *l'équipement du front*.

C'est de ces conceptions que sont sorties les attaques de la seconde moitié de l'année 1917 : *opérations de la 1^{re} armée et des Anglais à Messines et dans les Flandres. Attaque du 20 août à Verdun, attaque de la Malmaison, 23 octobre.*

Bien conduites, minutieusement montées et puissamment outillées, elles ont pleinement atteint le but qu'on se proposait ; elles ont rapporté beaucoup plus qu'elles n'ont coûté, et ont largement contribué à maintenir dans notre camp l'initiative des opérations¹.

L'opération de la Malmaison notamment, montée avec des moyens très puissants, il est vrai, mais bien qu'à objectif limité et sur un front restreint (12^{km}), nous apporta grâce au choix judicieux du point d'attaque choisi, des résultats d'ordre stratégique que nous n'avions presque osé espérer : l'ennemi dut en effet abandonner toute la crête du chemin des Dames disputée si âprement depuis le 16 avril, et refluer en bloc au nord de la Vallée de l'Ailette.

En outre, puisque l'ennemi nous attendait, la surprise n'avait pas existé, ce qui prouvait qu'en elle-même la méthode était efficace.

LA FORMULE DE LA BATAILLE DE RUPTURE VERS LA FIN DE 1917.

A cette époque, on peut donc considérer le problème de la bataille de rupture comme virtuellement résolu, et la solution en a été codifiée dans deux instructions (toujours en vigueur) :

Celle du 31 octobre 1917 (sur l'offensive).

Celle du 20 décembre 1917 (sur la défensive).

La conception de la bataille sur l'ensemble du front est ainsi définie par ces instructions :

¹ L'opération de Verdun a rapporté : 9000 prisonniers, 30 canons, 250 mitrailleuses.

L'opération de la Malmaison a rapporté : 12 000 prisonniers, 200 canons, 750 mitrailleuses.

« La bataille comporte des actions défensives et des actions offensives étroitement liées les unes aux autres.

» Dans les premières, le Commandement, tout en agissant constamment sur l'ennemi, groupe et reconstitue ses forces et ses ressources de toute nature en vue des grandes attaques ultérieures.

» Dans les secondes, il développe les attaques, en employant à plein les moyens qu'il a réunis. »

LES PRINCIPES. — Le principe général reste toujours le même qu'en 1915 et en 1916 : on veut arriver à rompre le front adverse, mais on le rompra, en exploitant l'ébranlement produit dans le dispositif général de l'ennemi par des actions offensives déclenchées avec une soudaineté et une variété qui permettront de *réaliser la surprise*.

« Ces actions offensives prendront d'abord la forme d'attaques à objectifs précis et limités ; elles seront renouvelées et variées dans le minimum de temps et le maximum d'espace jusqu'à produire la dislocation de la cuirasse fortifiée de l'ennemi. Elles amèneront ainsi à des opérations à visées de plus en plus lointaines où la décision de la bataille et la poursuite des armées adverses seront progressivement envisagées. »

En conséquence, les armées ont l'obligation :

D'exécuter sur des points bien choisis des attaques visant la conquête d'objectifs limités, de façon à user l'ennemi ;

De renouveler, de varier ces attaques sans répit en se méfiant partout le bénéfice de *la surprise*, de la soudaineté et de la supériorité des moyens, jusqu'au moment où des symptômes de faiblesse et de désorganisation deviendront évidentes.

De préparer à partir de ce moment le développement des attaques et la poursuite.

Une action offensive pourra comporter plusieurs attaques successives ou simultanées, chaque attaque pouvant elle-même durer plusieurs jours et se décomposer en plusieurs phases.

Mais lorsque l'action offensive comporte le développement de plusieurs attaques, les intervalles de temps qui les séparent doivent être réduits au minimum.

Les attaques doivent se succéder à quelques jours de dis-

tance seulement ; c'est pour y arriver qu'on ne donnera, en principe, à chaque attaque, qu'une amplitude correspondante à l'enlèvement d'une seule position ennemie.

Les conditions essentielles du succès sont :

- 1^o *La supériorité des moyens* ;
- 2^o *Une préparation complète* ;
- 3^o *La surprise*.

Tel est le problème nettement posé dès les premières pages de l'instruction.

Comme on le voit, en dehors de la *supériorité des moyens*, autrement dit de la *puissance*, en dehors de la *préparation complète*, qui sont déjà deux conditions essentielles du succès d'une attaque, nous devons rechercher avant tout *la surprise* et par suite la soudaineté dans la mise en œuvre de nos moyens et la rapidité dans l'exécution.

Or, *la surprise, la rapidité dans l'exécution*, n'est-ce pas tout ce qui avait fait défaut à nos offensives depuis le début de la campagne ?

Avec la forme qu'avait prise la guerre, la surprise en 1917 était évidemment moins facile à réaliser qu'en 1806. Et cependant elle était plus nécessaire que jamais puisqu'une attaque, ayant pour but la rupture d'un front indéfini et continu, était forcément vouée à un échec, si l'ennemi en surprenait la préparation.

Il est vrai que depuis le début de la guerre de stabilisation, le Haut Commandement dans maintes Notes ou Instructions relatives aux attaques, n'avait cessé d'appeler sur cette question l'attention des exécutants.

En fait et pratiquement, la recherche trop exclusive de la puissance nous avait inclinés à négliger dans une certaine mesure celle de la surprise, parce qu'en réalité entre elles deux, il existe des conditions essentiellement contradictoires :

La puissance, c'est-à-dire la supériorité des moyens, implique un matériel et des efforts considérables, des préparatifs qui exigent des mois, qui s'inscrivent sur le terrain et par suite indiquent toujours à l'ennemi, sinon l'imminence, du moins la zone probable d'une grande attaque.

La surprise, elle au contraire, exige la réunion aussi rapide

et secrète que possible de tous ces immenses moyens, alors que les armées disposent d'organes d'investigation de plus en plus nombreux, précis et impossibles à déjouer.

On aura beau avoir longtemps à l'avance « équipé » tout le front avec des routes, des voies ferrées, des épis d'A. L. G. P., des emplacements de batteries, des réseaux téléphoniques, l'ennemi aura toujours cent moyens à sa disposition pour déceler, dès qu'elles commenceront à se manifester dans un secteur équipé et jusque-là en sommeil, les intentions offensives immédiates de l'adversaire.

En dehors de l'espionnage, ce sont les nécessités des derniers aménagements qui les lui fourniront: activité sur routes et voies ferrées, réglages plus nombreux, nouveaux postes de T.S.F., etc.

Et puis par-dessus tout il y a la question du *secret*, si difficile à garder, lorsqu'il s'agit d'une opération à laquelle plusieurs centaines de mille de bavards et d'indiscrets doivent prendre part.

CAMBRAI ET RIGA. — D'ailleurs, deux opérations exécutées en cette fin d'année 1917, n'allait faire que confirmer notre Haut Commandement dans cette orientation pour ainsi dire nouvelle qu'il imprimait à notre méthode offensive. Nous voulons parler des opérations de *Cambrai* et de *Riga*, dont les caractères d'ensemble sont à peu près identiques :

Dissimulation jusqu'au dernier moment du véritable point d'attaque ;

Rapidité et secret absolu des préparatifs ;

Violence et brièveté de la préparation d'artillerie ;

Emploi en grand des moyens relativement nouveaux (les obus toxiques à *Riga*, les tanks à *Cambrai*).

A Cambrai le 20 novembre, grâce à la mise en œuvre de 360 tanks amenés à la faveur du brouillard, deux C. A. anglais, sans la moindre préparation d'artillerie et sans que le moindre mouvement de troupes eût donné l'éveil, se lançaient à l'assaut des positions allemandes et les enfonçaient dès le premier jour sur 9 km de profondeur.

Jamais sur le front occidental, on n'avait touché de si près la rupture complète du front adverse.

Mais faute d'une exploitation prévue, ce succès foudroyant demeura stérile.

La leçon n'en était pas moins évidente : le tank ou char d'assaut dans lequel nous ne voyions surtout que le canon d'accompagnement véritable de l'infanterie, s'affirmait comme l'instrument capital de la surprise.

A *Riga le 3 septembre*, sur un front encore plus restreint il est vrai, 4 km 500 seulement, le général von Hutier enfonçait complètement les positions russes, grâce à un effet de surprise totale et à l'emploi massif d'obus toxiques.

Il semblait donc prouvé que les longues préparations d'artillerie visant la *destruction* de la plupart des organes de la défense n'étaient pas indispensables au succès des attaques, et que celle-ci pouvaient réussir après une préparation d'artillerie *nulle ou de très courte durée*, recherchant les effets de *neutralisation*.

EVOLUTION DES IDÉES SUR LA DÉFENSE A LA FIN DE 1917.

— Ces deux opérations qui semblaient à première vue montées sur un type nouveau, émurent assez vivement l'opinion militaire, car il était vraisemblable que les Allemands appliqueraient sur notre front en les amplifiant, les procédés expérimentés par eux avec succès sur le front oriental.

On ne pouvait plus nullement poser en principe qu'on serait toujours prévenu à temps d'une offensive brusquée de grande envergure, et il fallait bien reconnaître que, devant la puissance et la soudaineté des moyens mis en jeu, la défense ne pourrait plus sans doute éviter la rupture du front, *au moins sur la première position*.

Tout au plus pouvait-elle espérer empêcher l'ennemi d'entrer en exploitation et surtout de faire tomber par des actions de revers, les positions voisines du front de combat non attaquées directement.

Durant la fin de l'hiver 1917-1918, des directives nombreuses et nouvelles du G. Q. G. vinrent donc orienter les armées en vue de la grande bataille défensive que chacun pressentait, en modifiant légèrement les prescriptions de l'Instruction du 20 décembre 1917.

L'idée générale de ces textes est qu'il faut se préparer à *la bataille sur des zones profondes* et prévues :

On ne devra consacrer initialement à la défense de la première position que les moyens nécessaires pour y briser ou tout au moins y ralentir le premier élan de l'ennemi, et garantir en tous cas la mise en place des gros sur la véritable *position de bataille*.

Cette position où se livrera la bataille est caractérisée par la *position de résistance*, c'est-à-dire la position sur laquelle il faut à tout prix arrêter l'ennemi et dont on doit assurer l'intégrité, et qui sera choisie de manière que l'ennemi ne puisse l'attaquer qu'après une première dissociation de son système d'attaque.

En somme le terrain entre la position de résistance et le front, constitue *la marge de sécurité* dont le Commandement de l'armée dispose pour amener le gros de ses forces à la bataille, et les divisions d'infanterie en secteur au moment de l'attaque ennemie ont en réalité une véritable *mission de couverture*.

Ainsi donc l'assaut ennemi ne sera plus nécessairement arrêté sur la première position, mais sur une autre en arrière (la position de résistance), inconnue de l'adversaire. *Et ainsi à la surprise dans l'attaque, nous répondrons par la surprise dans la défense.*

Ces directives, trait de génie du général Pétain, devaient recevoir une consécration éclatante et définitive dans la bataille d'arrêt de la IV^e armée (Gouraud) en Champagne, le 15 juillet 1918, bataille où s'effondra la dernière des grandes offensives allemandes, et qui fut pour nous une incontestable victoire.

Mais notre Haut Commandement ne songeait pas seulement à la parade, et lentement et patiemment il forgeait aussi les instruments de l'offensive finale et libératrice, en orientant plus résolument encore les exécutants vers cette recherche de la surprise dans l'attaque. Nous allons voir comment.

Lieutenant-colonel d'art. H. CORDA.

(A suivre.)
